

**DE LA LUTTE TRADITIONNELLE CHEZ LES SERERES :
FONDEMENTS MYTHIQUES,
TECHNIQUES ET LANGAGES GESTUELS¹**

**Conférence prononcée à l'Institut Goethe, Dakar
9 avril 1996**

**par
Raphaël NDIAYE
Chercheur à Enda TM
Dakar**

¹ In : **Peuples du Sénégal**, 1996 ; Paris, Ed. Sépia, pp. 109 à 138.

Introduction²

A la fois sport, jeu et espace de création littéraire où la poésie s'auréole de musique et s'innerve de rythme, la lutte est un phénomène immense en pays sérère. La place qui lui échoit se perçoit dans l'aménagement de l'espace habité ou des aires de jeux multifonctionnels lui sont notamment consacrées. Cette place se perçoit également dans le processus éducatif, en ce que la lutte impose à l'enfant l'apprentissage de la sociabilité à travers l'endurance acquise dans l'affrontement à armes égales avec ses pairs, selon des règles "démocratiques" . Grâce à la lutte, ce processus éducatif intègre une découverte du terroir villageois sinon de la contrée, qui élargit les repères et l'horizon des jeunes postulants. Elle éduque également au respect de règles sociales collégialement convenues, portées par chacun des membres du corps social qui, en l'occurrence, peut devenir juge avec l'aptitude à rendre le verdict de l'affrontement.

Au contraire d'autres manifestations sociales sélectives relativement aux âges, aux sexes, ou aux catégories socioprofessionnelles, la lutte constitue, - avec les joutes poétiques - l'une des rares manifestations qui convie l'entière du corps social à être témoin des prouesses de tout candidat qui ambitionne de se présenter comme un champion . En cela, elle ne peut laisser personne indifférent !

La lutte peuple l'espace de l'imaginaire en ce qu'elle fait rêver le spectateur, et lui fait couvrir au fond de lui le désir de devenir comme l'athlète au milieu de l'arène.

Pour l'enfant, le champion qui se dandine est une promesse d'épanouissement futur, alors que l'adulte accompli qui entame sa marche vers le dernier versant de la vie, revit ses heures de gloire lorsqu'il eut le même âge. Emotion forte au souvenir des prouesses d'antan, qui l'emplit de joie, ou lui fait saigner le coeur quand il mesure l'étendue et la profondeur des morsures du temps sur ce corps jadis épanoui !

La lutte peuple l'espace de l'imaginaire féminin. D'abord celui des femmes adultes, mères de famille, tantes paternelles et maternelles, parentes

² Le texte a été publié par l'Institut Goethe dans « Peuples du Sénégal » ; Paris, Sésia, 2001, pp. De même il a été adapté par Mmes Antoinette Fall-Corréa et Mariame Kanté pour la production d'un livre pour enfants sous le titre : « La lutte », Dakar, Editions BLD, 2007, 32 p.

éloignées pour lesquelles l'athlète accompli, manifeste le sacre et la glorification de la maternité, et étend un baume adoucissant sur le souvenir des douleurs de l'enfantement, comme sur les peines endurées tout au long du processus éducatif et dont les femmes sont d'abord comptables. La tradition ne rappelle-t-elle pas à l'épouse qui au sortir de ses noces rejoint la demeure conjugale sous la responsabilité des femmes la vérité que voici : « *Le baobab est immense, une graine en est la mère.* » Oui, quelque grand que soit un homme, une femme l'a porté par des temps parfois si incléments ! La graine du baobab, minuscule et insignifiante au regard du gigantisme de l'arbre qui s'origine en elle, et qui rappelle étrangement par sa forme le fœtus dans le sein de la femme !

Oui, la lutte emplit l'imaginaire des femmes et fait d'elles les conceptrices et les exécutantes de la poésie gymnique. Qui donc mieux qu'elles pourrait exprimer, en allant puiser dans ses tréfonds, les trésors de sentiments ténus faits d'émerveillement, de crainte, de doute, d'angoisse à l'endroit du champion ? Leur parole est si naturellement intense que la tradition sérère s'en contente et s'en satisfait, ne reconnaissant au champion sérère nul besoin de clamer une auto-louange dans l'arène par la parole poétique, à l'instar de son homologue wolof.

La lutte en pays sérère emplit l'espace de l'imaginaire des jeunes filles. Voici qu'elles naissent au sentiment amoureux, lors même qu'elles s'émerveillent des transformations que connaît leur corps capable, de provoquer l'émoi dans le cœur des jeunes gens. Comment ne point rêver d'un athlète grand, fort et beau, qui en impose par sa prestance dans l'arène, et dont les femmes mûres chantent les prouesses ? En exécutant en chœurs alternés les poèmes gymniques qui célèbrent le champion, alors que les voici mêlées aux femmes adultes, les jeunes filles n'en vivent que davantage le transport intense qui les prend dans une folle tourmente. A leurs yeux l'athlète devient une promesse à cueillir pour une vie conjugale future...

Ces quelques évocations disent la dimension du phénomène de la lutte en pays sérère. C'est cette dimension qui assure la présence de la lutte sérère dans l'espace de la lutte nationale, développée en milieu urbain et selon d'autres règles. Le terroir sérère est de ceux qui alimentent cette lutte nationale. Régulièrement, des champions émergent du pays profond, s'imposent quelquefois dans des capitales régionales avant de venir à

Dakar assurer une forte présence dans ce champ d'affrontement et, arrivent à y faire régner leur loi. Pour savoir comment il a pu en être de la sorte, interrogeons la tradition sur les origines de la lutte.

I. De l'origine de la lutte

1.1. Rencontres avec les génies nains

D'après la tradition sérère, rapportée par El Hadj SARR, la lutte s'origine dans une rencontre entre les génies nains, appelés *Kuus* et un berger. Pour en arriver à cette évocation mythique, écoutons d'abord E.H. SARR nous raconter sa propre rencontre avec les génies nains. Il avait un peu plus de 10 ans, il était berger et faisait paître régulièrement le troupeau de bovins familial³.

1.1.1. La première rencontre

« C'était dans le terroir de mon village du nom de Mbeelonguud, à l'ombre du baobab, derrière notre concession. J'avais un peu plus de 10 ans et toute ma conscience. Je m'en allais au troupeau quand je vis les kuus passer à côté de moi, à trois ou quatre mètres. Je me dis à moi-même : "oh ces trois enfants qui s'en vont là-bas en file indienne !". C'était le crépuscule. A l'enclos du troupeau, j'expliquais à mon père ma rencontre, en lui disant que ces trois petits enfants se perdraient étant donné la tombée toute proche de la nuit ! Trois enfants dont un aîné et deux cadets ! Mon père me répondit que j'avais probablement rencontré des génies nains. »

Et le protagoniste de la rencontre de donner une description minutieuse des génies nains :

« Le génie nain ressemble à l'être humain, mais avec une bien moins grande taille.

Il est de teint noir avec un corps trapu, une peau très lisse et faiblement velue. Cependant il a beaucoup de cheveux sur la tête, des cheveux si abondants qu'on croirait qu'il porte une écuelle renversée. Ce sont des

³ Evoquons à ce titre, l'enquête que nous avons menée auprès de cet informateur de choix, actuellement journaliste animateur du magazine sérère à la Radio Télévision sénégalaise. Elle a eu lieu en novembre 1981, dans les locaux des Archives culturelles du Sénégal, à Dakar.

cheveux crépus comme les nôtres, qui lui couvrent les oreilles. Si le génie nain est de sexe féminin, ses cheveux lui tombent sur les épaules. Si c'est un mâle ses cheveux sont comme tressés.

Il a deux oreilles, un nez et de très grands yeux.

Je n'ai pas pu constater si le génie nain mâle porte une barbe car ma première rencontre était trop rapide pour que j'aie pu faire attention à ce détail.

Le génie nain appartient à l'ordre des esprits ou des pangool, c'est-à-dire des ancêtres sanctifiés . Il peut être le pâtre d'un génie".

Les adultes le rencontrent très peu car il adore les enfants et c'est à eux qu'il se rend visible. »

1.1.2. La deuxième rencontre

*« Un jour, après ma première rencontre, je menais paître mon troupeau jusqu'à un endroit dénommé : **l'Étang des ânes**, A un moment donné, j'entendis les sifflements des génies nains si caractéristiques. Il devait être 13 h 30 - 14 h. Quelque temps après, ils émirent un son non articulé, réplique de leurs sifflements. Je continuais à percevoir ce son jusqu'à ce qu'à mon arrivée au chemin dénommé Route des Thiamène. Je poursuivais ma marche et me retrouvais sous un grand tamarinier auprès duquel je vis un étang. Je m'y arrêtais pour abreuver mes bêtes. C'est alors qu'ils me hélèrent. Je m'arrêtais. Ils me dirent en sèrère :*

- Berger !

- Oui ! Fis-je.

- Viens !

Je pensais m'entretenir avec des enfants car je ne réalisais pas que ce pouvait être là des génies nains !

-Veux-tu du lait, me dirent-ils ?

- Oui !fis-je.

Ils prirent une gourde de calebassier à deux bouchons, la débouchèrent et me la remirent et je bus du lait à satiété.

Ils me dirent :

- Oses-tu lutter ?

- Bien sûr que j'ose, répondis-je.

- Pouvons-nous lutter ?

- Je le puis mais mon troupeau risque de s'en aller si je cesse de le surveiller.

- Non, il ne s'en ira pas.

Ils étaient torse nu, portant juste un sorte de cache-sexe.

Je commençais la lutte avec l'un d'eux. Il m'empoigna, me souleva et me renversa.

Il en fut ainsi de nombreuses fois, malgré sa petite taille. Dès que j'engage le corps à corps avec lui, je le perds de vue et avant que je ne réalise, il me renverse brutalement. Le manège dura longtemps, mon troupeau se dispersa, entra dans le champ de tiers qui chassèrent les bêtes puis les conduisirent à mon père. Le crépuscule cédait la place à la nuit. Je ne réalisais toujours pas le temps qu'il faisait, et ne rentrais pas chez moi. L'on me chercha dans la brousse sans me trouver, quoique les gens soient venus jusqu'au tamarinier : ils ne me virent pas et je ne les vis pas. Les génies nains me dirent :

- Veux-tu que nous te donnions une bande de cotonnade dont tu t'attacheras afin que tu sois maître lutteur ?

- Je répondis non, croyant que c'était un prétexte pour poursuivre la lutte alors que je n'en pouvais plus.

- Que veux-tu donc ? Questionnèrent-ils.

- Que nous parlions, que nous causions seulement !

- Est-ce bien là ton souhait ?

- Je confirmais.

Ils me dirent alors :

- Nous ne te donnerons pas la bande de cotonnade mais nous te faisons don de la parole ; nous te faisons don de l'art de la parole.

Nous demeurâmes là, prirent un autre repas fait d'un aggloméré de couscous cuit à la vapeur puis trempé dans du lait caillé. Nous primes ce repas dans leur écuelle en bois. L'heure de la traite des vaches était déjà passée. Alors seulement je prenais conscience du temps qu'il faisait et pensais à rentrer au bercail. Quand j'en exprimais le souhait, ils m'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la concession familiale. En y pénétrant j'eus le sentiment de quelqu'un qui s'éveille d'un long sommeil et entre en pleine possession de ses sens.

Mes parents m'interrogèrent. Déjà ils sellaient leurs chevaux pour partir à ma recherche dans la nuit. J'expliquais que j'étais non loin, au tamarinier de la Route de Thiamène, en train de jouer avec des enfants, ignorant toujours la nature des êtres que je venais de rencontrer . Nous nous amusions, dise-je à mon père, luttant, nous baignant dans l'étang au point que j'en avais les yeux tout rougis.

- *Ah frère de Khady, me dit mon père, tu as croisé des génies nains, ce qui n'est pas étonnant après ta dernière rencontre. Que t'ont-ils donné ?*

- *Ils m'ont proposé une bande de cotonnade pour que je sois maître dans l'art de la lutte, mais j'ai préféré le don de l'art de la parole.
Telle est ma rencontre avec les génies nains. »*

- S'agit-il d'un rêve dont les séquences nous situent au lieu dit et rapporté par E.H. SARR, avons-nous demandé à celui-ci à l'issue de l'enquête ?

- Non, il ne s'agit point d'un rêve, c'est une réalité vraie, une tranche de vie réellement vécue. J'abreuvais mon troupeau non loin du grand tamarinier, ils m'ont hélé, proposé du lait; je les ai rejoints, j'ai bu leur lait et ils m'ont invité à lutter.

- Comment as-tu pu faire face à tous faits inhabituels, te faire terrasser par des nains aux cheveux si abondants, aux discours si cohérents, aux corps trapus et lisses, sans réaliser avec qui tu avais affaire ?

- Ceci n'est pas étonnant, car lorsque le génie te choisit, il fait en sorte que rien ne t'étonne, qu'aucune peur ou appréhension ne t'habite : il te fait perdre tout repère.

Par ailleurs, je ne les connaissais vraiment pas quoique j'aie entendu parler d'eux auparavant.

1.1.3. Les fondements mythiques de la lutte

A partir de la lumière projetée sur la tradition de lutte chez les génies nains, à travers l'évocation de leur rencontre, il était tout naturel de se demander si ces génies pourraient être liés, de près ou de loin, à l'origine de la lutte? C'est la question que nous avons posée à l'informateur dans une enquête effectuée le même jour. Voici les récits qu'il nous fit.

"C'est du génie nain que l'homme tient la lutte traditionnelle et toutes les danses de la lutte, c'est-à-dire toute l'expression gestuelle qui accompagne celle-ci. Ce transfert s'est effectué par le canal d'un berger⁽¹⁾.

Terrassé jusqu'à épuisement par les génies nains, ces derniers remirent au berger une bande de cotonnade. Dès qu'il eut attaché celle-ci, il alterna victoire et défaite. C'est cela la lutte : *maafir*, radical *maaf* = terrasser et *ir/* : modalité verbale qui marque l'idée de réciprocité. Le génie nain le terrasse une fois, la fois suivante le berger terrasse le génie nain.

Quand le berger revint aux enclos à bétail, il appela les autres bergers et leur dit:

- J'ai rencontré quelqu'un, il m'a invité à lutter et m'a terrassé chaque fois puis il m'a remis sa bande de cotonnade et m'a dit : "**Cette bande est : se terrasser mutuellement**". Si tu me terrasses, je te terrasse. C'est cela la lutte !

Les bergers luttèrent entre eux. Celui qui avait la bande de cotonnade terrassait chaque fois. Ils en firent un jeu aux enclos à bétail jusqu'au jour où les anciens le découvrirent, le transférèrent au village, puis de village en village. Etant donné l'engouement que celui-ci provoquait chaque fois, ils décidèrent d'exécuter le jeu devant le roi. Quand celui-ci le découvrit, il dit : "C'est un jeu de force et tout ce qui ressortit à la force relève du pouvoir royal. En conséquence je m'approprie ce jeu !". Dès lors seul le roi organisait les séances de lutte. Cependant, le jeu se répandit finalement dans toutes les contrées du royaume, avec toutefois une exigence : l'obligation d'adresser au prince une demande d'organiser les séances de lutte. Le prince l'accordait en déterminant le jour des séances de chaque demandeur. Telle est l'origine de la de lutte".

⁽¹⁾ Dont la vie constitue l'un des cinq paliers de l'éducation traditionnelle sérère.

*

* *

Si l'on peut douter de l'existence effective des génies nains - quoique E.H. SARR, notre informateur, en ait donné une description si précise et que son art de la parole d'abord en tant qu'informateur, ensuite en tant que journaliste, tende à prouver qu'il a bien reçu ce don en partage - il est sûr qu'en pays sérère le pouvoir royal et ses démembrements dans le royaume du Sine ont été impliqués dans la gestion de la lutte. Le roi avait coutume d'avoir son champion, de même que les chefs de province. Sans doute la lutte est-elle devenue si générale et si prisée que pour les contrées éloignées de la capitale il ne pouvait plus être question d'adresser une autorisation au prince afin d'organiser des séances de lutte. Le mythe nous éclaire donc sur l'importance accordée à la lutte par le pouvoir royal et l'ensemble du corps social, ainsi que sur la fonction essentielle jouée dans l'apprentissage de ce jeu par les bergers, ceux-là qui vont à la conquête quotidienne de l'environnement, les sens toujours aux aguets et sont, de ce point de vue, porteurs d'une certaine passion de la découverte et de la créativité. Le rôle joué par les bergers est conforme à l'intensité de la tranche de vie que représente la charge du troupeau.

Imagine -t- on que dès l'âge de 7-8 ans, accompagné tout au plus de chiens l'enfant est seul derrière des dizaines de têtes de bovidés, prenant en charge leur sécurité, apprenant à les connaître, à les aimer, à leur parler, à se faire obéir d'eux, veillant à ce qu'ils ne soient guère cause de troubles sociaux dans un espace où doivent cohabiter éleveurs et cultivateurs ; où les champs de mil et d'arachide s'imbriquent avec les pâturages, sans l'existence de véritables parcours pour les bêtes ? L'enfant apprend la solitude, la faim et la soif. Il apprend à écouter et à distinguer les sons et leurs significations; les êtres ou les objets qui les émettent ; à identifier les composantes de l'environnement, ceux propices à la nourriture de ses bêtes et ceux présentant des dangers inexorables, tout autant que ceux représentant des pièges pour lui-même. Il apprend à communiquer de loin par des cris codés qui permettent non seulement de l'identifier, mais également de le localiser et de saisir les informations ainsi diffusées.

L'enfant apprend à vivre en société avec les autres bergers qui deviennent sa propre mesure dans tous les champs où l'expérience met

aux aguets sa perspicacité, son intelligence, son endurance, son courage, son inventivité, sa technicité, etc.

II. Séquences d'apprentissage

La vie de berger sera précisément une tranche essentielle de la vie de l'enfant pour s'initier à l'art de la lutte. L'enfant est alors hors de l'espace villageois. Ici, point d'adultes si ce n'est aux heures de la traite des vaches au crépuscule, lorsque les bêtes sont ramenées aux enclos. Avant l'arrivée des adultes et dans la brousse les bergers sont entre eux et peuvent s'initier à l'art de la lutte sous leur seule responsabilité.

Plus jeunes, ils ont assisté aux séances de lutte dans le village et se sont imprégnés des règles du jeu.

Dans les villages côtiers, l'initiation à la vie de groupe s'effectue dans les champs et la brousse, certes, mais aussi dans les bolongs où l'enfant apprend à nager et à pêcher selon différentes techniques, et quelquefois à chasser. Ce compagnonnage va souder entre eux les membres du groupe d'âge qui consolideront leur cohésion, organiseront le groupe et détermineront les règles pour l'érection d'un chef de file. Pour ce faire des compétitions auront lieu afin de désigner ce chef. A ce titre, chaque membre du groupe doit lutter avec tous ses autres camarades et sera désigné chef de file celui qui aura terrassé tous ses compagnons sans subir une seule défaite. Quelquefois même il faut avoir terrassé tous les membres du groupe deux fois de suite sans subir de défaite pour être désigné chef de file.

Le chef est dénommé *Mbir*, c'est-à-dire *Champion*. Il est suivi dans la hiérarchie par celui qui aura eu plus de performances, lui mis à part. Ce vice-champion est appelé *A caf* -, mot à mot : *La jambe* -. Le troisième et dernier de la hiérarchie et dans l'ordre des performances, porte le titre de *O jand*, mot à mot *La corne*. Ainsi est constituée la tête du groupe qui va diriger celui-ci dans ses compétitions avec des groupes homologues appartenant à d'autres quartiers du village.

L'apprentissage de la lutte s'effectue également dans le cadre des séances de lutte officielles, organisées à l'intention de toute la collectivité villageoise. Dès que les tam-tams résonnent, ce sont les enfants qui composent d'abord le cercle de l'arène et commencent à animer celle-ci

par leurs affrontements, généralement entre membres de quartiers différents appartenant à peu près au même groupe d'âge. Les groupes d'âge se succéderont ainsi, des plus jeunes vers les plus âgés, jusqu'à l'entrée des lutteurs attitrés, reconnaissables grâce à leur tenue. La dernière catégorie d'âge avant l'entrée des lutteurs est constituée d'adolescents qu'on appelle *A kuk*.

Les séances de lutte sont organisées généralement dès que les travaux champêtres s'allègent, notamment à partir du second binage - situé vers la mi-août ou début septembre selon le régime des pluies - et se prolongent pendant toute la période des récoltes et au-delà. Ainsi l'enfant a l'occasion de s'initier chaque hivernage et ce, pendant plusieurs années, à l'art de la lutte, en essayant d'imiter ses aînés qu'il voit à l'oeuvre dans des arènes archi-combles. Il peut mesurer l'impact de cette manifestation sportive et ludique, la valeur qui lui est attachée, sa dimension poético-musicale avec la poésie gymnique exécutée par des chœurs alternés de femmes dont il savoure la beauté, et d'ores et déjà, rêver de devenir le champion dont on va célébrer les prouesses

III. Tenues et accoutrements

Le postulant qui accède officiellement à l'arène en tant que lutteur attitré, notamment parce qu'il a parfait sa maturation pendant la phase précédente où il était *A kuk*, doit être identifiable par sa tenue. Cette tenue est appelée *Mbap*. Elle comporte un pagne d'environ deux mètres de long sur un mètre de large, noué autour de la taille et passé entre les jambes, à l'inverse du sens du port habituel, de sorte que la partie tombante se retrouve derrière soi. Une bande de cotonnade d'environ 15cm de large est croisée sous le pagne devant soi, à la hauteur du sexe, puis attachée au dos autour de la taille et pend par dessus le pagne. Quelquefois elle constitue une sorte de traîne derrière le lutteur, en raison de sa longueur.

Le lutteur attitré porte également des jambières faites notamment de cauris, de morceaux de peaux de certains animaux, de bouts de bois d'essences choisies, etc., fixés à de solides fils de coton noués à plusieurs endroits. Outre leur fonction esthétique, ces jambières sont supposées contribuer à l'efficacité technique du lutteur, en raison notamment de leur

imprégnation avec des paroles incantatoires des formules propitiatoires ou des prières. Le lutteur s'en attache aux mollets, aux cuisses et porte quelquefois des colliers de cauris aux chevilles, complétés par quelques petits grelots. Il porte aussi des brassières dont les éléments constitutifs sont similaires à ceux des jambières.

Au niveau de la poitrine qui témoigne de la qualité de son souffle et de sa robustesse, le lutteur arbore également un double objet fixé à la hauteur de son sternum et à la partie correspondante sur la colonne vertébrale. Celui-ci est attaché par de fines lanières de cuir qui passent d'une épaule au dessous du bras opposé. Chaque partie de l'objet contient des produits supposés efficaces, imprégnés de paroles incantatoires, avec vocation de protéger le lutteur, tout autant que de neutraliser la technicité de l'adversaire en lui faisant perdre tous ses repères et atouts. L'objet participe également de l'esthétique générale du lutteur, en parachevant celle de sa tenue.

La tenue officielle du lutteur attitré s'hérite dans la lignée - tout comme l'art de la lutte. - et ne doit pas être lavée, de peur de lui enlever l'aura et le savoir-faire des aînés qui l'ont portée...

Son port obéit à des règles strictes qui incluent l'intervention d'une personne dûment désignée et dans le respect de conditions spécifiques selon chaque famille.

La tenue mise, complétée par les accoutrements aux jambes, aux bras, à la poitrine, avec quelquefois un bandeau au front ou une plume d'oiseau de proie fichée dans la touffe des cheveux - objet de fierté, élément de l'esthétique locale et même de poésie amoureuse - le lutteur doit passer un pagne teint à l'indigo sur le corps pour dérober aux regards les détails de sa tenue qui ne sera découverte qu'une fois dans l'arène. Le pagne est noué au dessus d'une épaule, passé sous l'aisselle opposée et descend jusqu'aux pieds du lutteur. Celui-ci se munit de ses grelots en forme de croix ou de simples sonnailles - comme celles utilisées par les joueurs de balafon -, d'une corne d'antilope, et d'une bande de cotonnade de un à trois mètres de long comportant souvent des noeuds et des objets devant contribuer à sa protection et à ses performances, peut, enfin prendre le chemin qui mène vers l'arène.

En sortant de la pièce ou de la case où il a mis sa tenue, il avance d'abord d'un pas à partir de la porte, jette une poignée de sel devant lui, fait quelques pas en avant, jette une autre poignée derrière lui, puis une à gauche et enfin une à droite. Ces quatre directions symbolisent les points cardinaux. En y jetant le sel, élément essentiel de protection de soi dans la symbolique sérère, l'on reste hors de portée de tous les maléfices dont on peut être l'objet. Le sel est censé être efficace pour constituer une sorte d'écran contre ces maléfices, tout comme il est supposé protéger l'épouse contre les dangers qui la guettent lorsqu'elle rejoint sa demeure conjugale⁽¹⁾.

Sur le parcours qui le mène vers l'arène, le lutteur doit demeurer silencieux. Il ne sied pas de parler à toute personne rencontrée, chacune, selon son sexe, son teint, sa démarche, etc. pouvant influencer sur la chance du lutteur dans le cadre d'une symbolique établie par la culture locale.

Cependant dans certaines contrées du pays sérère le lutteur peut jouer de la trompe en corne, en reprenant une mélodie à laquelle correspond une devise qui permet d'identifier sa personne sinon sa famille d'appartenance et ses traditions de lutte.

*

* *

Voici donc le lutteur arrivé à l'arène. Il se fait dégager un chemin pour passer à travers le cercle des spectateurs. La première chose qu'il fera bien souvent, c'est de nouveau de lancer une pincée de sel dans l'arène pour neutraliser tous les actes malveillants dont il pourrait être l'objet. Puis, mettant un genou à terre, il prélèvera une poignée de sable, dira sur elle des incantations ou des paroles propitiatoires avant de la jeter également dans l'arène.

Il se dirigera ensuite vers les tam-tams et percutera avec une baguette d'une plante choisie la peau du tambour major. Quelquefois, il s'en ira directement au milieu de l'arène, fichera en terre la corne d'antilope, et se recouvrira du pagne qu'il avait attaché à l'épaule, avant de procéder à une

⁽¹⁾ J'avais été étonné quand, soutenant ma thèse en France en 1981, j'évoquais cette scène du mariage, de m'entendre dire que dans ce pays aussi le sel est considéré comme un élément protecteur et que quelquefois les Français, avant de prendre leur voiture pour voyager, mettent quelques grains de sel dans leur poche pour leur protection.

série de manipulations dérobées à la vue et à la curiosité des spectateurs. Quand le lutteur se découvre enfin, il est déshabillé, le corps nu orné des accoutrements décrits plus haut. Alors il peut faire un tour de l'arène dans une démarche altière et féline avant d'aller s'asseoir.

A l'endroit où il établit son camp, se trouvent ses accompagnateurs et un ensemble d'objets hétéroclites, dont de nombreuses bouteilles remplies d'eaux « efficaces ». Parmi les accompagnateurs, il y a souvent un enfant qui étend entre ses jambes un pagne, dont il fixe chacun des deux bouts entre le gros orteil et l'orteil suivant, de sorte qu'il constitue une espèce de natte. A son milieu le lutteur place le pagne qui le couvrait, enroulé sous la forme d'un coussinet, et s'y assoit. Devant lui, il va de nouveau ficher en terre sa corne et lacer autour de celle-ci, tous les objets qui contribuent à sa sécurité face aux manipulations adverses, et qui préservent et renforcent son efficacité technique.

Quelquefois dans l'arène, le lutteur arbore une tenue d'apparat appelée *A Yahal*, sorte de tunique de cotonnade, large de 60 ou 70 cm sans couture, qui descend jusqu'au niveau des genoux. Elle est enjolivée par des rubans de soie multicolores et de nombreux petits miroirs qui réverbèrent les rayons du soleil couchant, ou les flammes inégales du feu de bois qui éclaire les séances nocturnes. Quand plusieurs lutteurs arborant cette tenue exécutent ensemble la danse de la victoire, selon les règles d'un ballet bien ordonné, le spectacle est d'une beauté sublime !...

Voici donc le lutteur dans l'arène, devant un public total, qui fusionne les âges et les sexes et toutes les catégories sociales. A ce titre, l'arène de la lutte traditionnelle et l'arène des joutes de poésie sont les rares manifestations sérères où, sans aucune distinction d'aucune sorte, tout le peuple est convié à être juge des prétentions de toute personne qui désire entrer dans l'espace de la confrontation afin d'y faire valoir ses capacités.

Pour ce faire, il faut qu'elle connaisse et pratique le code des défis en usage et les figures de lutte les plus courantes, ainsi que des incantations protectrices et des formules propitiatoires .

Avant de se lancer dans la phase de ces défis, le lutteur doit d'abord s'échauffer, créer un courant de sympathie en sa faveur, assurer dans

l'arène une présence prévenante et en faisant montre de sa prestance. C'est alors qu'il se dandine avec superbe, au moment où l'orchestre de tam-tams exécute un rythme lent, propice au développement d'une poésie gymnique qui pourra dire ses hauts faits et ceux de son ascendance; célébrer sa sveltesse, sa hardiesse, ou sa puissance.

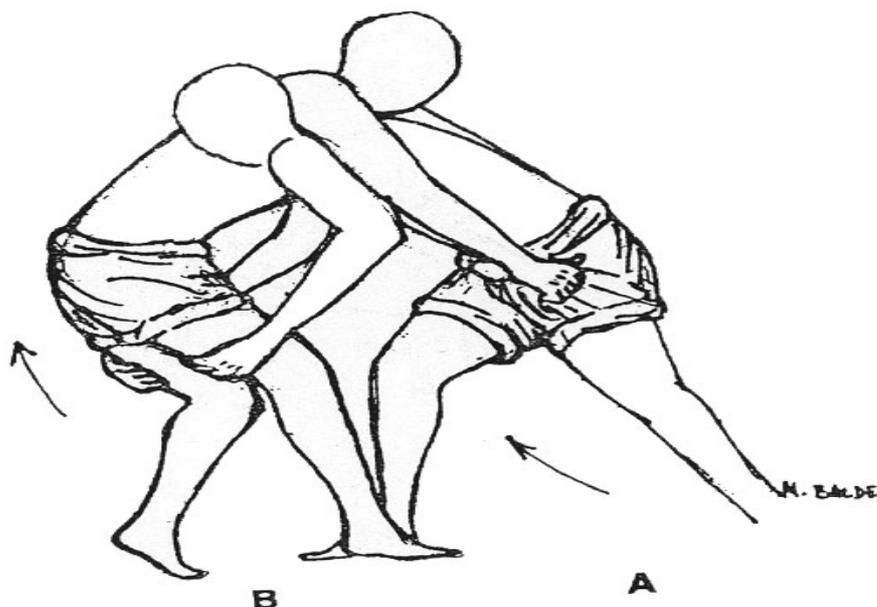
Ensuite le lutteur étend devant lui sa bande de cotonnade munie de nombreux noeuds, en évoluant parallèlement à celle-ci dans un mouvement d'aller-retour, ou en se balançant sur place. Quiconque ose l'affronter prendra sa propre bande de cotonnade et la placera devant lui. Si chacun des protagonistes étend les bras vers l'autre, cela signifie qu'il y a accord pour l'affrontement. S'il soulève l'un de ses pieds en pliant légèrement le genou, il signifie à l'autre qu'il n'est pas son égal : il est au-dessus de lui, qu'il revoie donc ses prétentions à la baisse. Dans certains contextes - et on le voit de plus en plus en ville - le lutteur prend le tambour major l'emmène au milieu de l'arène. Quiconque souhaite l'affronter doit culbuter celui-ci.

IV. Prises de lutte

Voici donc les lutteurs prêts pour l'empoignade. Ils se font face, genoux et mains à terre. Puis ils se lèvent progressivement en soulevant d'abord les genoux, les mains allant alternativement au sol. Cette phase très importante permet de tester les réflexes et la puissance de l'adversaire par des prises de son poignet, la main à sa nuque, etc., afin de le déconcentrer, le mime d'attaques imminentes pour jauger son sang froid et sa rapidité de réaction, etc.

Les deux adversaires vont se relever progressivement. Mais avant qu'ils ne soient complètement debout, ils peuvent développer des attaques et contre-attaques.

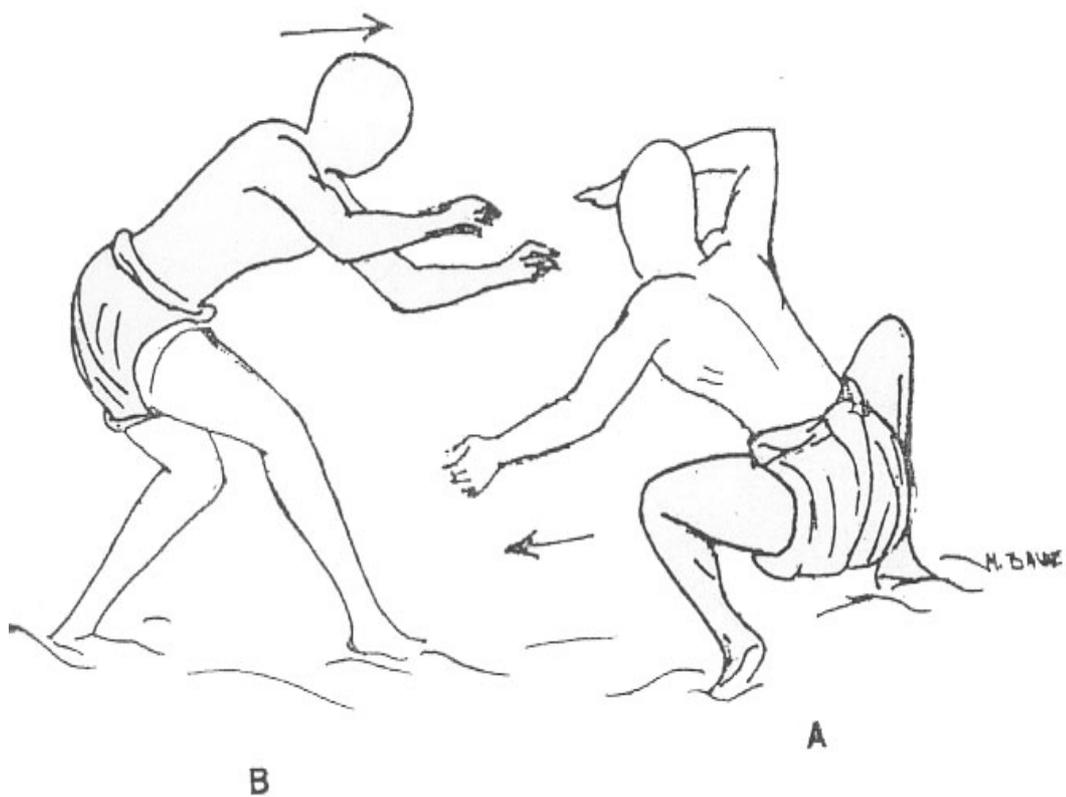
1 - L'une d'elles est dénommée *Mbuf* - du verbe *buf* : ramasser. Il s'agit d'une entrée dans les jambes de l'adversaire afin de le soulever et de le culbuter à la renverse.



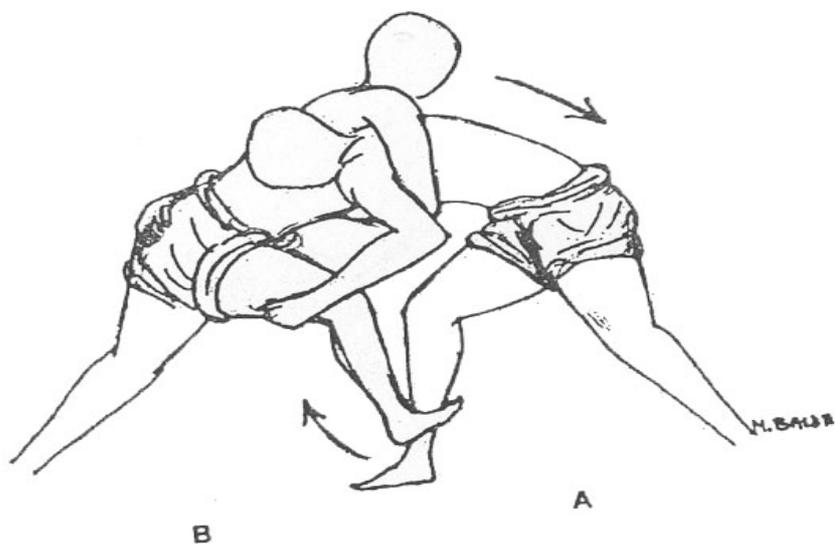
La prise suppose rapidité et puissance, sans lesquelles l'adversaire empêche l'entrée, renvoie ses jambes bien en arrière puis vous presse de tout son poids en plaçant sa poitrine au dessus de vos épaules - cette contre prise est dénommée *Tuud* en sérère - vous faisant lâcher prise ou crouler sur place.

2 - Une contre-attaque à l'entrée en jambes appelée *Hetoox* ou *Contre-attaque* - consiste à faire preuve d'une plus grande promptitude que l'attaquant sous lequel le lutteur arrive à se placer, dans une position presque accroupie.

Il peut dès lors le déséquilibrer en utilisant l'élan de l'attaque. Il peut également, parce qu'il en a la puissance, bloquer l'élan de l'attaquant et presque simultanément se relever à partir de sa position accroupie pour le soulever et le déséquilibrer malgré son poids et sa résistance.



3 - Une autre prise qui fait suite à l'entrée en jambes, consiste à se laisser entraîner par l'élan de l'attaquant et, au moment où il s'y attend le moins, à lui faire un crocs-en-jambe intérieur exécutée avec la partie intérieure de l'une des jambes, tout en prenant appui sur l'autre et en se déportant sur un côté. Cette prise est dénommée *A caf en sérère*, mot à mot *le pied*.

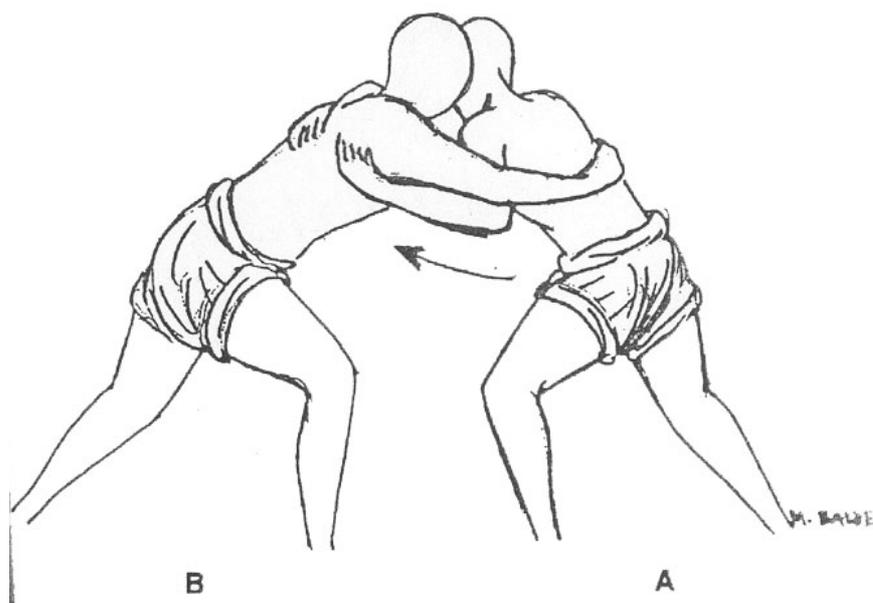


4 - Une variante dans les contre-attaques à l'entrée en jambes - appelée *O Saax* -, c'est-à-dire *le côté* - s'apparente beaucoup à la précédente avec la différence que le crocs-en-jambe est exécuté en extérieur, avec la partie extérieure de la jambe placée sur la jambe d'appui de l'attaquant. Là également, celui-ci est déséquilibré par la force de son élan.



5 - La série des contre-attaques à l'entrée en jambes comporte une prise appelée *Nooja* dans laquelle l'adversaire se déporte sur un côté dès qu'il devine l'imminence de l'attaque, ne laissant tout au plus à l'attaquant que le loisir de se saisir de l'une de ses jambes. Parallèlement, il lui place un bras sous son aisselle et, pliant légèrement sa jambe, il accompagne le mouvement de l'attaquant en pivotant légèrement sur sa jambe d'appui. La chute s'effectue ici sur un côté et se trouve amortie par le bras libre de l'attaquant, l'autre demeurant bloqué par l'adversaire.

6 - Il existe aussi une autre contre-attaque à l'entrée en jambes. Elle est appelée *A naax ou Bras*. L'attaquant, les bras en avant, est cueilli par l'adversaire qui arrive à placer ses deux bras sous ses aisselles. Il se redresse ensuite et le déséquilibre en utilisant son élan.



Cependant, l'attaquant peut déjouer la manoeuvre en plaçant sa tête contre la poitrine de son adversaire, au moment où celui-ci se redresse. Dès lors, il le bloque irrémédiablement et peut tenter un croc-en-jambe pour le déséquilibrer.

Une réplique à cette contre-attaque, une fois les deux bras de l'attaquant bloqués sous ses aisselles par l'adversaire, consiste pour celui-ci à les enserrer très fortement et ainsi à neutraliser la contre-attaque. Cette figure est dénommée *A mong*.



7 - Une dernière prise qui fait suite à l'entrée en jambes est le crocs-en-jambe intérieur ou *O lak* en sérère. Une fois l'attaquant bloqué dans son élan, notamment après avoir assuré la prise de l'une des jambes, il voit l'adversaire se tenir sur jambe libre et utiliser celle qui est emprisonnée en "l'enroulant" littéralement le long de la jambe d'appui de l'attaquant. Les deux protagonistes sont dès lors en situation instable, risquant de basculer ensemble sur un côté, ou l'un sur l'autre à moins de revenir à leur position de départ.



La foule des spectateurs les accompagne dans ces mouvements, chacun vivant l'angoisse d'une chute aussi probable qu'incertaine. Les annales de la lutte sérère comptent des cas mémorables de lutteurs de renom dont l'empoignade, à travers cette figure, a alimenté de longues conversations lors de veillées au clair de lune.

Voilà quelques unes des prises majeures qui sont en usage dans la lutte chez les Sérères. Au niveau du Sine en particulier, ces techniques peuvent connaître quelques variantes, notamment parce qu'on y pratique

la lutte avec gifle – *njom pad* - à l'image de la lutte avec frappe développée en contexte urbain.

Quoi qu'il en soit la maîtrise des prises de la lutte sérère suppose un sens absolu de l'équilibre, des réflexes toujours en alerte, du courage et même de la hardiesse, etc. L'enfant s'initie très tôt à ces prises et au développement de ce sens de l'équilibre, renforcé par les positions idéales du travail dans les champs - jambes bien écartées, l'une étant légèrement mise en avant de l'autre - et par les danses de la lutte dont les principales s'exécutent sur le mode de la marche du canard ou de la gueule tapée.

Aguerri au plan technique, le lutteur est un athlète que la poésie gymnique célèbre en procurant un plaisir sans bornes.

V. De quelques aspects de la poésie gymnique

Au contraire du lutteur wolof qui déclame et déroule sa propre louange en citant ses faits de gloire et en alignant la liste de ses victimes, le lutteur sérère ne s'exprime dans l'arène que par une gestuelle complexe qui inclut le code des défis et des danses de victoire. La poésie gymnique n'en est que plus présente dans l'arène !

Cependant elle sied mieux dans la bouche des femmes et d'abord des mères, mais aussi des tantes paternelles et maternelles toutes désignées pour dire des paroles poétiques aux multiples figures. Quant aux jeunes filles elles n'ont pas reçu de la tradition un mandat de composition poétique en raison de la retenue devant marquer leur comportement face au champion qui est - ou pourrait devenir - le fiancé. Mais elles exécutent avec bonheur les compositions de leurs aînées.

Lorsqu'on interroge la poésie gymnique, on note qu'elle établit un certain nombre de faits qui dressent une vision instructive de la lutte⁽¹⁾.

1 – La lutte, proclame la poésie gymnique est un don divin hérité dans la lignée paternelle ou maternelle ; un bienfait de ce Dieu qui reconnaît et apprécie les prouesses du champion, qu'il gratifie quelquefois de

(1) Analyse effectuée à partir de notre corpus de poèmes gymniques recueillis principalement dans l'île de Fadiouth et, pour quelques textes, dans les îles du Saloum.

richesses. Dès lors, affirme t-elle, il est inutile de se montrer envieux dédaigneux, inhospitalier ou haineux vis-à-vis du champion !

2 - Ce don confère au champion du courage et même de la hardiesse, ainsi qu'un corps épanoui. Ce corps atteint un niveau d'accomplissement qui manifeste la prestance au point qu'on puisse dire du champion qu'*il emplit l'arène*. Le champion devient l'élancé d'un noir d'ébène, d'un noir luisant. Il devient "l'élancé au tronc de basalte" chanté par les "jeunes filles aux gorges vertes "(L.S. SENGHOR). Il est svelte comme le *bourgeon du palissandre du Sénégal*, ainsi que le dit spécifiquement le poème gymnique sérère ; immense comme le caïlcédrat ; souple comme une liane

3 - On comprend dès lors que le champion ne puisse résister à l'appel de l'arène ! Dès que les tambours sont plantés et résonnent, il entend cet appel dans ses tréfonds et ne peut manquer d'y répondre. C'est ainsi qu'il apprêtera sa tenue pour y faire une entrée remarquée.

4 - Le champion non encore reconnu peut passer outre l'autorisation des siens à répondre à l'appel de l'arène, au risque de ne pas bénéficier de leur bénédiction si souhaitée. Ainsi de ce jeune, qui déroba le pagne de sa mère afin d'en faire une tenue officielle de lutte, sans savoir que celui-ci avait été un suaïre : les anciens avaient tardé à lui remettre officiellement les insignes de lutte hérités de génération en génération et dont le dernier tenant avait été son frère aîné. Ce jour là les insignes lui furent remis !

5 - La poésie gymnique établit aussi que si l'espace villageois est trop réduit en tant que lieu d'expression des talents du champion, celui-ci doit aller vers d'autres contrées pour y établir sa loi. Dans une telle démarche, la capitale de l'ancien royaume du Sine, Diakhao, est un repère permanent et signifiant, qui postule que l'espace du royaume est celui que le champion doit conquérir par ses hauts faits.

6 - A l'appel de l'arène, le champion s'en ira rabattre la superbe d'autres champions invaincus jusqu'alors.

7 - Mais dès que le voici parti en randonnée, sa mère et ses tantes entrent dans l'angoisse : sera-t-il à la hauteur ? Les verdicts seront-ils justes et équitables ? - La lutte est si partisane !...

8 - La poésie gymnique affirme quelquefois aussi l'assurance de la mère du champion si sûre des prouesses de son fils, et son impatience à envoyer un émissaire pour qu'il lui rapporte sans tarder les victoires de son champion. Alors elle se fait conseillère : « Attrape l'adversaire comme un fauve sa bête de proie » ; « Va à l'assaut et chevauche les adversaires que tu auras couchés au sol » ; « Sois le champion qui terrasse et étreint » ! « Mais surtout reviens sans tiraillements ».

9 - Quelquefois aussi, hélas, le coeur de la femme saigne du regret douloureux de n'avoir pas enfanté de champion, alors que les mères de famille filent le coton, notamment pour la confection des pagnes destinés aux champions, et que les récoltes s'annoncent abondantes, contribuant ainsi à l'ambiance joyeuse qui imprègne la saison des luttes.

10 - Parfois de tels champions ont une destinée spéciale, en ce qu'ils naissent, grandissent, s'épanouissent, étendent l'empire de leur maîtrise dans toutes les arènes et au faite de leur gloire, un beau matin s'en vont, quittant notre monde et leur village pour l'Au-delà et une renaissance sous d'autres cieux. De ce point de vue, le destin du grand lutteur est curieusement très proche de celui-ci du poète de renom ! L'évocation de la mémoire de tels hommes lorsqu'on arrive dans l'arène, rend présent une dimension métaphysique qui permet d'établir une jonction entre l'éphémère et l'éternité ! En nous remémorant ces faits, nous avons dédié au champion de lutte le poème que voici⁴

LE CHAMPION

Elles ont fermé la ronde
 De leurs rangs compacts.
 La pénombre de leurs peaux
 S'illumine de l'éclat de leurs yeux
 Et de la nacre de leurs dentures.
 Les voici nymphes noires nubiles
 Sobrement endimanchées, parfumées
 Semant à tous vents mélodies rires et gaîté ;
 Et lianes dociles leurs corps graciles

⁴ Extrait de Cadences et Lagunes, Dakar, éditions feu de brousse, 2003, pp.

Lorsqu'à l'appel du rythme dépouillé
 Elles tangent du transport de leurs cœurs
 En chantant des mélopées gymniques alternées :
 O le crescendo polyphonique de leurs envolées
 Clamant leur émoi au champion adulé !

Elles élargissent le cercle fermé :
 Ce sont tantes mères et grands-mères !
 Sur leurs visages déjà les morsures du temps
 En ce versant raide de leur existence
 Qui fane les fleurs humides de jeunesse ;
 Et dans leur mise point de recherche
 Mais quelle allure altière dans le maintien !
 Le long des saisons sans se lasser
 Le coton ont semencé récolté cardé filé
 Les pagnes ont tissés et teints à l'indigo
 Vivant tendues l'espérance de ce jour béni
 Qui voit l'enfant frêle d'antan couvé dorloté
 En ce champion accompli qui emplit l'arène
 De sa présence dense de sa prestance.
 Et dans leur cœur à la chamade domestiquée
 Ont germé prospéré des poèmes gymniques
 Jaillis des tréfonds en bouquets de fleurs sonores !

Le voici l'élancé d'ébène :
 Svelte et souple du palissandre
 Puissance et robustesse du caïlcédrat
 Rudesse et rigueur du bois de fer
 Témérité et vitesse élégantes du lycaon !
 Et ses grelots ses brassières ses jambières
 Et les colliers de cauris aux chevilles
 Et les reflets des miroirs de la tenue d'apparat !
 Et les choeurs entrelacés des battements de mains
 Dans l'harmonie parfaite de la polyrythmie
 Dans le silence absolu des bouches cousues !
 Ô ! Cette grâce mâle quand il plante la jambe
 Et se dandine luisant et superbe sur ses hauteurs
 Ou penché alerte sur sa poitrine rasant le sol :
 Dieu ! Qu'elle est belle la renommée dansée !

Et dans la tourmente de ce délire sublime
 Sur la crête d'une gloire sans couture
 Le champion quelquefois pour s'en emparer
 De mourir pour renaître à volonté
 En d'autres temps d'autres lieux par une autre femme
 Pour humer ce parfum enivrant d'Eternité
 Effluves d'une jeunesse et d'un renom apprivoisés !

Conclusion

Spectacle total, alliant mélodies et rythmes, tenues d'apparat et de tous les jours, textes poétiques et profonds, gestuelle savante complexe et recherchée, la lutte est un cadre privilégié d'évacuation des tensions sociales sur la base des valeurs d'excellence.

Dès lors que le public, dans la diversité de ses composantes, est juge de toutes les qualités dont le lutteur peut faire montre, il enracine plus que jamais par ses verdicts, tous ceux qui sont plus jeunes que le champion dans les valeurs fondamentales de sa société. Les anciens ont alors l'opportunité de mesurer, avec satisfaction, la portée de cet enracinement ; eux qui, chaque fois que cela s'avère nécessaire, entrent dans l'arène pour dire le droit et la conduite, ou les attitudes conformes à l'éthique.

La lutte traduit par ailleurs le rêve d'immortalité si communément vécu dans toute société à travers, ici, une quête fervente de la renommée au point qu'au sommet de celle-ci, le lutteur s'érige, "décide" — selon les convictions de sa société — de s'éteindre à la fleur de l'âge, afin de renouveler le cycle des renaissances et des moissons de lauriers dans les arènes les plus célèbres de la contrée. Il faut que vive la lutte pour perpétuer les valeurs d'excellence, en cultivant le corps et l'esprit et en rassérénant l'âme face aux multiples raisons de ses angoisses ...